

d'un juste prix. Tout cela au bénéfice de relations fondées sur la puissance et le capital, et d'une morale qui semble tenir le profit pour valeur suprême.

À l'ordre lancé par Mellor, les hommes armés de hachettes et de marteaux s'avancèrent à grands pas jusqu'au massif portail de bois et se mirent au travail. En quelques minutes, le taquet était brisé, les gonds avaient cédé sous les coups; les immenses portes furent projetées en arrière «dans un vacarme effrayant, semblable à la chute de grands arbres», comme le rapporte l'un des chroniqueurs. Fiévreux, les hommes s'engouffrèrent dans l'ouverture.

Pour beaucoup d'entre eux, c'était sans doute la première action. Préparée de longue date, elle s'inscrivait dans le mouvement naissant contre les machines odieuses – un mouvement baptisé quelques mois auparavant par des tisserands briseurs de machines du Nottinghamshire qui s'étaient proclamés «luddites» et signaient leurs messages du nom d'un leader mythique et polyvalent: général Ned Ludd. Tous les hommes présents ce soir-là connaissaient les récents succès des ouvriers luddites contre les usines détestées de la région: fin mars, des raids avaient été conduits contre deux fabriques près de Leeds, quinze kilomètres plus loin, et seulement deux jours auparavant, plus de trois cents personnes s'étaient rassemblées et avaient détruit une fabrique de laine près de Wakefield, à quelques kilomètres à l'Est. En somme, il y avait de quoi ressentir ce mélange de camaraderie et de confiance que l'on retrouve dans cette chanson, entonnée l'autre soir à l'auberge du Shear:

Nuit après nuit, quand tout est calme  
Et la lune cachée derrière la montagne,  
Nous allons d'un bon pas accomplir notre but  
À la hachette, la pique, et au pistolet!

Les tondeurs sont des braves types  
Qui d'un coup bien costaud.  
Mettent les métiers en morceaux  
Les tondeurs sont des braves types!

Devant eux, l'immense fabrique – un bâtiment principal de quatre étages et vingt mètres de large, avec de grandes fenêtres sur les côtés – semblait abandonnée, à l'exception d'un chien de garde que l'on entendait aboyer à l'intérieur. La foule avança et, soudain, comme en réponse à un signal, des pierres et des bâtons furent projetés dans les vitres, des piques et des hachettes attaquèrent les armatures des fenêtres. Comme le verre volait en éclats, les hommes poussèrent un long cri triomphant et ravi, voire un peu furieux, un cri si puissant que les villageois, à plusieurs kilomètres à la ronde, s'en souvinrent. Ensuite, les pistolets s'approchèrent et firent feu à travers la percée donnant dans le bâtiment plongé dans l'obscurité.

C'est alors que le bruit d'une rafale retentit. Des éclairs illuminèrent l'intérieur de l'usine, montrant qu'elle était malheureusement loin d'être déserte. Elle était non seulement occupée, mais défendue par dix hommes en armes – Cartwright lui-même, trois de ses ouvriers et cinq soldats de la milice du Cumberland détachés par la garnison locale – stationnés derrière un dispositif très ingénieux que le propriétaire avait passé quelques semaines à mettre au point. Les dalles formant le second étage étaient attachées à des poulies et pouvaient être levées de cinquante centimètres, de sorte qu'un tireur pouvait faire feu tout en étant bien protégé d'une riposte. «Les assaillants, rapporta un correspondant du *Leeds Mercury* la semaine suivante, peuvent se réjouir de ne pas être parvenus à pénétrer dans l'édifice, car de notre point de vue, s'ils étaient entrés, il eût été inévitable qu'un grand nombre d'entre eux fussent tués par des rafales tirées à couvert qu'ils n'auraient pu ni rendre ni éviter.»

Beaucoup d'hommes, qui s'étaient précipités en arrière, de l'autre côté de la fenêtre, furent sans doute aussi surpris

qu'énervés que la fabrique soit défendue – c'était la première fois qu'on opposait clairement une résistance aux luddites depuis janvier, malgré des semaines de violences – aussi se retranchèrent-ils rapidement pour trouver une autre entrée. Au portail, Mellor se mit à la tête d'un groupe qui tentait d'enfoncer les portes de l'usine – «Laissez passer Enoch», criaient-ils – mais le bois avait été efficacement renforcé à l'aide de clous à grosse tête très rapprochés, si bien que les hachettes ne pouvaient le fendre. Une fois ces armes émoussées et tordues, d'autres s'approchèrent avec des marteaux pour s'y essayer. Chaque coup sur la porte, assené par des bras rendus durs comme fer par un travail quotidien, provoquait un bruit assourdissant, mais les planches renforcées ne cédaient pas. Ben Bamforth – un mètre quatre-vingts, «dur comme des clous», selon ses propres termes – le relate ainsi :

Le vacarme de chacun des coups retentissait dans l'usine déserte et les larges clous sur les panneaux projetaient de grosses étincelles pendant que je cognais la porte. [...] À chaque coup, mon bras était parcouru par des chocs [...] j'ai continué à marteler le plus fort possible et le bois n'a pas cédé d'un pouce.

Pendant ce temps, d'autres hommes, qui cherchaient une entrée moins bien gardée de l'autre côté du bâtiment, furent bloqués par l'étang et le barrage du moulin, dont la traversée dans le noir se révéla traître. Thomas Brook, un tisserand de trente-deux ans, glissa et tomba à l'eau ; ses camarades mirent un certain temps à le hisser – omettant néanmoins son chapeau, qui fut trouvé plus tard par les officiers et permit, par une série de coïncidences et de démarches compliquées, de remonter jusqu'à son propriétaire, lequel fut arrêté quelques mois plus tard.

Au beau milieu des cris des hommes, des coups de marteau et des tirs, une alarme sonnait depuis le toit. Elle avait été installée par Cartwright pour donner l'alerte à la cavalerie, postée près de Rawfolds depuis le début des bris de machines

dans la région, au début de l'année. «Au diable la cloche!, vociféra Mellor. Feu sur la cloche! Tirez dessus!» Juste à ce moment, la cloche se tut et une clameur monta, mais après quelques minutes, son bourdonnement reprit. En fait, la corde qu'agitaient les hommes au second étage était cassée, mais Cartwright avait envoyé deux hommes sur le toit pour continuer à faire sonner l'alarme. La cavalerie n'étant pas loin, elle l'entendrait nécessairement. «C'était le vacarme le plus triste qu'on entendit jamais», raconta James Brook, un tondeur, quelques jours plus tard.

Quelques hommes armés de mousquets et de pistolets continuaient de tirer à travers les fenêtres cassées, mais plus difficilement déjà car les rafales des défenseurs ne faiblissaient pas. Pourtant, à l'intérieur, sept hommes seulement faisaient feu: deux d'entre eux étaient montés sur le toit et un autre refusait d'utiliser son arme «qui pouvait blesser l'un de ses frères». Toujours est-il que, comme Cartwright s'en vanta plus tard, «on tira fermement et prestement». John Walker, un tondeur de Huddersfield de trente et un ans et ami de Mellor, se cachait derrière l'une des ouvertures, guettant depuis le rebord le meilleur moment pour se hisser à l'intérieur. Soudain, l'une des sentinelles le vit. Une balle traversa son chapeau, ce qui ne le blessa guère mais acheva de le mettre en fureur. Il se redressa, posa son pistolet sur le rebord de l'ouverture et se mit à mitrailler en direction du tireur qui l'avait atteint. Comme il le dit plus tard à ses amis: «J'étais bien déterminé à le faire, bien qu'on m'ait tiré sur la main, et que la main et le pistolet soient tombés à l'intérieur de la fabrique». À l'arrière, Mellor cria «On y va, les gars!» et «Maudits soient-ils, tuez-les tous!», mais aucun assaillant n'eut envie de se hasarder à passer les fenêtres.

De l'autre côté, à force de marteler au plus fort, les *Great Enoch* étaient parvenus à défoncer la porte et des trous de la taille d'une tête se formaient à hauteur de l'épaule. «La porte est ouverte», cria quelqu'un, mais juste à ce moment-là, on tira dans l'ouverture depuis l'intérieur et John Booth, un jeune